



Salsa Colombienne : des bordels de Buenaventura aux nights-clubs branchés de Bogota

Par Fabrice Hatem

Introduction

Filles des rythmes caribéens déjà dansés aux cours des années 1950 dans les quartiers réservés des ports et des grandes villes du pays, la Salsa va conquérir à partir de la fin des années 1960 les barrios populaires en expansion rapide de Cali, Medellin et Bogota.

Elle va ensuite, au cours de la décennie 1980, se diffuser à l'ensemble de la société colombienne. Si les maisons de disques, les intellectuels progressistes et les radios spécialisées ont joué un rôle important dans cette expansion, celle-ci a été également favorisée par une autre catégorie de mécènes : les narcotrafiquants, qui ont alors ouvert de luxueux night-clubs, organisé de somptueuses fêtes privées, et soutenu financièrement certains orchestres. Ils ont également imprimé leur marque sur le style de la Salsa colombienne, qui a quelque peu perdu à cette époque le caractère populaire et bon enfant des origines pour se revêtir des signes cliquants d'une richesse ostentatoire.

Le démantèlement des grands cartels et le climat de violence qui l'a accompagné, ainsi que la concurrence d'autres genres musicaux comme le Reggaetón, ont ensuite entraîné une crise de la Salsa colombienne. Aujourd'hui sorti de cette période de difficultés - sans toutefois retrouver l'immense popularité qui avait été la sienne au cours des années 1980 - ce genre musical focalise l'intérêt d'une grande variété de publics, depuis les intellectuels branchés amateurs de Latin Jazz jusqu'aux habitants des quartiers populaires, en passant par un large éventail de night-clubs ouverts à des clientèles de tous niveaux sociaux et culturels.

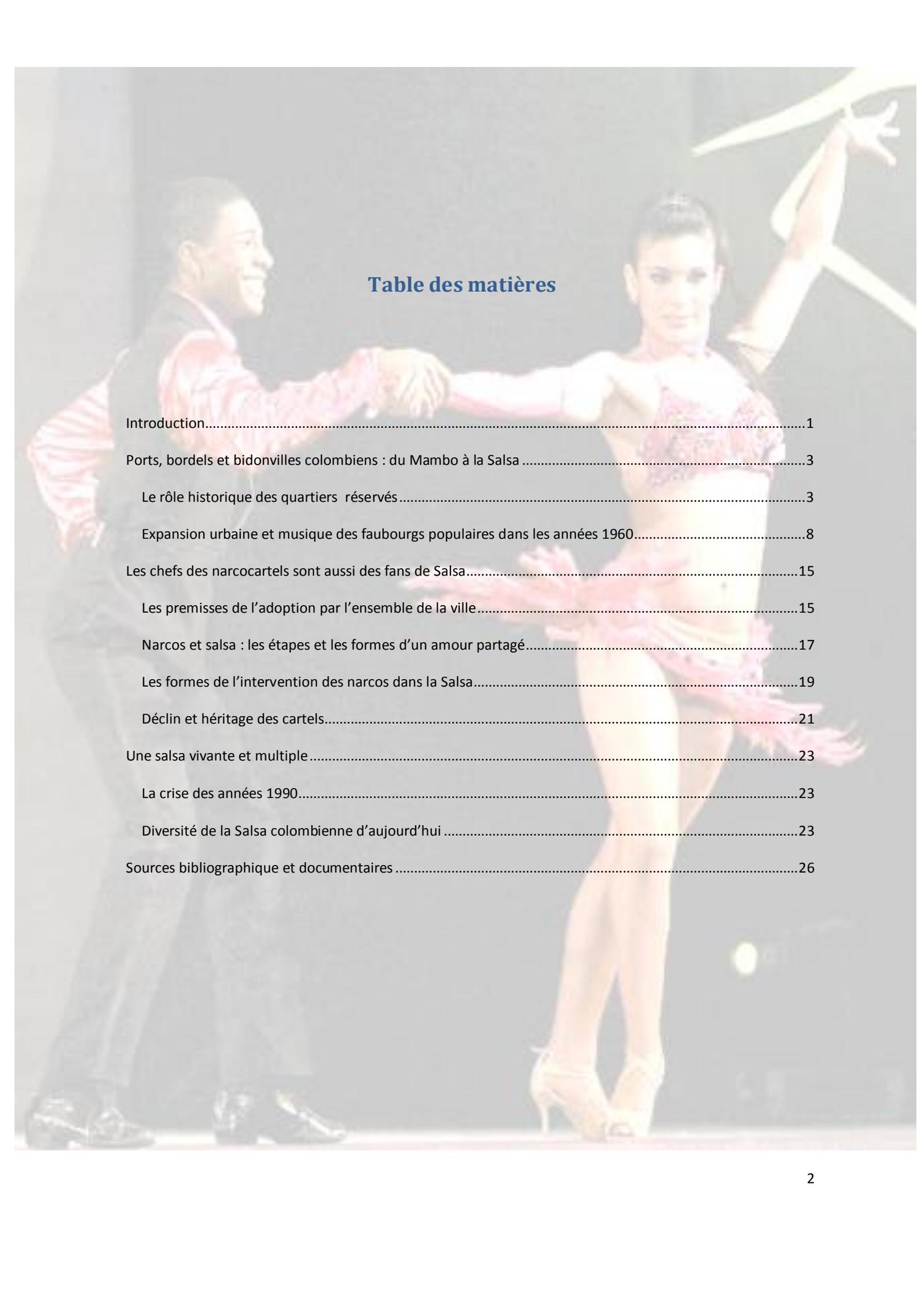


Table des matières

Introduction.....	1
Ports, bordels et bidonvilles colombiens : du Mambo à la Salsa	3
Le rôle historique des quartiers réservés	3
Expansion urbaine et musique des faubourgs populaires dans les années 1960.....	8
Les chefs des narcocartels sont aussi des fans de Salsa.....	15
Les prémisses de l'adoption par l'ensemble de la ville.....	15
Narcos et salsa : les étapes et les formes d'un amour partagé.....	17
Les formes de l'intervention des narcos dans la Salsa.....	19
Déclin et héritage des cartels.....	21
Une salsa vivante et multiple.....	23
La crise des années 1990.....	23
Diversité de la Salsa colombienne d'aujourd'hui	23
Sources bibliographique et documentaires	26

Ports, bordels et bidonvilles colombiens : du Mambo à la Salsa



L'histoire de la Salsa colombienne fournit un bel exemple du rôle joué par les milieux marginaux et délinquants dans le développement des cultures populaires urbaines d'Amérique latine. C'est en effet dans le terreau des quartiers réservés – notamment ceux des ports – que la musique cubaine a commencé à s'enraciner dans ce pays, suivie par la Salsa à partir de la fin des années 1960. Cette dernière s'est ensuite répandue comme une trainée de poudre dans les faubourgs populaires en rapide expansion de Cali, Medellin et Bogota, pour s'y imposer comme le mode d'expression dominant des populations modestes de ces quartiers (photo ci-contre : concert à la Feria de Cali dans les années 1960). Une culture essentiellement fondée sur l'appropriation d'un genre importé, même si la créativité colombienne lui a rapidement imprimé sa marque, d'abord à travers la création d'un style de danse propre, ensuite par la multiplication des orchestres locaux aux sonorités originales.

Le rôle historique des quartiers réservés

Les maisons closes et les bars mal fâmés ont joué un rôle décisif dans la pénétration des rythmes caribéens en Colombie, non seulement dans les ports de la côte mais aussi dans les grandes villes de l'intérieur.

Ports colombiens : l'exemple de Buenaventura

Dès les années 1920 et 1930, les villes portuaires colombiennes comme Baranquilla, Carthagène et Buenaventura - à la culture populaire proche de celles des Caraïbes, avec leur population métissée d'origine hispanique et africaine - sont déjà exposées à l'influence de la musique cubaine (Son urbain, et plus tard Mambo¹). Cette influence, outre les émissions de radio cubaine que l'on commence à pouvoir capter sur la côte atlantique dès les années 1930, se fait largement sentir par l'intermédiaire des marins de passage (les « chombos »), matelots afro-caribéens souvent d'origine portoricaine. Ceux-ci amènent dans leurs bagages de nombreux disques de musique cubaine – d'abord des 78 tours, puis quelques décennies plus tard des 33 et 45 tours (photo ci-contre : le port de Buenaventura dans les années 1960).



¹ Le Pérou vit à l'époque une histoire très similaire. C'est en effet par le port de Callao, proche de Lima, où la présence noire et métisse est historiquement forte, que les rythmes cubains ont d'abord pénétré dans le pays. Dès la fin des années 1960, on peut déjà y entendre de la Salsa (qui ne s'appelle d'ailleurs pas encore tout à fait ainsi) dans de nombreux bars, comme le fameux « El Sabroso » (voir [Hatem, 2015b]).



Medardo Arias Mendizabal, dans son article *Es prohibido escuchar salsa y Control* [Mendizabal, 2002], nous donne une description pittoresque de l'atmosphère de Buenaventura, telle qu'il l'a connu dans son enfance au cours des années 1960, et où viennent converger toutes sortes d'influences musicales ²: musiques des Caraïbes (dites alors « antillaise » ou « de l'autre côté »), comme la Guaracha et la Plena portoricaine, le Mambo et le Son cubain amenés par les « Chombos » ; musique dite « tropicale » venue de la province colombienne d'Antioquia et interprétée, entre autres, par le célèbre

« Peregoyo », associant l'influence des Caraïbes à des rythmes locaux comme le Currulao ou le Vallenato, et qui deviendra plus tard le Chucu Chucu ; Boléros et rancheras mexicaines... (photo ci-dessus : le quartier de la Pilota à Buenaventura).

Quant aux marins noirs nord-américains, ils dansent le Jitterburg et amèneront un peu plus tard les rythmes « New Wave » et le Boogaloo.

Des artistes tels que Celia Cruz, Daniel Santos, *la Sonora Matancera*, Benny Moré (sans doute le plus populaire de tous), et un peu plus tard Joe Cuba, jouissent alors à Buenaventura d'une immense popularité



Les canaux de diffusion de ces musiques sont multiples : radios, comme Radio Pacifico ou Radio Benuaventura, dont plusieurs programmes sont



consacrés aux rythmes caribéens ; cinéma - mexicain ou nord-américain -, comme par exemple le film *Calipso, Bomba y Plena*, qui fait découvrir en 1957 Ismael Rivera (photo ci-contre) aux habitants de la ville. Mais les diffuseurs les plus efficaces restent encore, à la fin des années 1950, les « chombos », marins employés par des lignes maritimes comme *la Flota mercante Grancolombiana*, *The Grace Line* ou *The Likes Lines*, qui amènent avec eux des piles entières de disques. Ceux-ci leur sont

achetés par des marchands ambulants qui vont ensuite les revendre dans les quartiers populaires de Medellin et surtout de Cali.

² Voir aussi à ce sujet le documentaire : [Buenaventura y sus bailaderos – de la pilota a Monterrey](#)



Mais les marins vont aussi se détendre un fois débarqués de leurs navires. Ceux originaires de Buenaventura rentrent chez eux où ils font écouter leurs dernières acquisitions à leur famille et à leurs voisins. Quant aux autres, ils se dirigent vers les bars et les maisons closes de la ville basse, dans le quartier de la Pilota (photo ci-contre), avec ses 50 bordels en activité au milieu des années 1960 : *le Bamboo Bar, El Shangay, le Tropicana, La Barata, le Puerto Rico, le Fantasio, la Isla de Capri, Guillermo, le Bar de Prospero, Aurora*, et, pour les officiers blancs, *le Yellow Butter*... Entre autres distractions, ils vont danser sur les nouveautés de la musique cubaine avec les pensionnaires de ces établissements.

Celles-ci sont souvent de jeunes paysannes, métisses ou mulâtres pour la plupart, venues des villages de l'arrière - pays andin (régions de Quindio, Risaralda, Tolima), qui travaillent dans le port pendant quelques années avant de revenir chez elles, munies d'un petit

pécule, pour se marier et fonder une famille. Il est amusant de penser qu'aujourd'hui encore, quelques arrières grands-mères très honorables de villages perdus dans la vallée du Cauca savent parler plusieurs langues, sont de véritables mémoires vivantes de la musique cubaine des années 1950, et ont été d'excellentes danseuses de Boogaloo, Cha Cha Cha, Mambo, Pachanga, Twist et, pour les plus jeunes, de Salsa... Mais n'allez surtout pas leur demander où elles ont appris tout cela !!!!



Dans ces bas quartiers de Buenaventura, où la violence, la délinquance et les discriminations raciales sont omniprésentes, on trouve aussi des gamins des rues qui se contorsionnent en rythme pour quelques pièces jetées par les marins et les putes, mélangeant Mambo, Boogaloo, Rock'n Roll et postures spontanément inspirées du vieux fond afro-colombiens. En face du bordel La Barata, celui qui deviendra quelques années plus tard le célèbre danseur Watussi (photo ci-contre) est ainsi en train d'inventer les prémices de ce que l'on commencera à appeler, 10 ans plus tard, la Salsa Caleña, puis la Salsa colombienne.



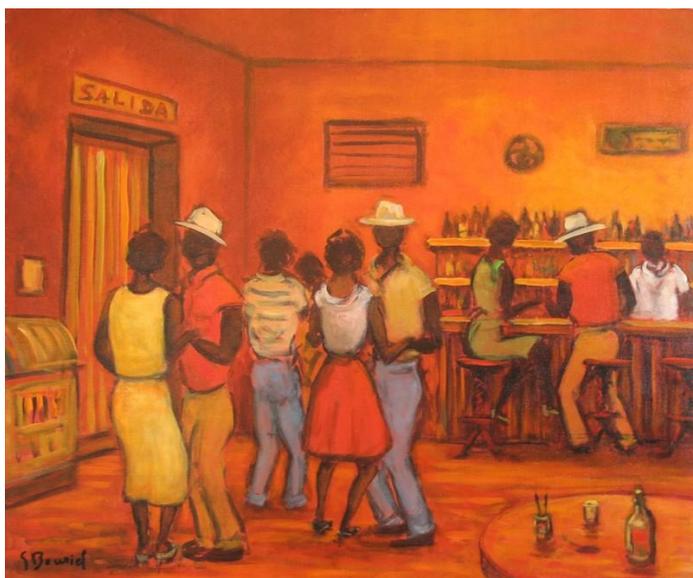
A la fin des années 1960, arrive en effet à Buenaventura la mode de la « Salsa », avec le disque *Llegó la salsa* de l'orchestre vénézuélien *Federico y su combo*. A partir de ce moment, ce terme attrape-tout générique désignant l'héritage des anciens rythmes dits « antillais », va désigner, pêle-mêle, l'ensemble des musiques d'origine cubaine et portoricaine plus ou moins « relookées » par l'industrie de la production musicale nord-américaine.

Une musique que plusieurs passionnés locaux, souvent d'origine populaire, vont beaucoup contribuer à diffuser, comme Prospero et son fameux bar, ou encore Walter Aspiazó « la logia », gardien et grutier du port. Ceux-ci entreprennent alors en effet une carrière de collectionneurs et de Dj, contribuant à la diffusion de la musique cubaine et ouvrant la voie à une grande tradition colombienne, celle des collections d'enregistrements « vintage » (photo ci-contre : le collectionneur [Jacobo Vargas](#) de Barranquilla). Et c'est de Buenaventura que serait aussi originaire, selon une légende très répandue, le fameux Larry Landa, le grand promoteur de la Salsa caleña à la fin des années 1970 (cf *infra*). Celui-ci en tout cas, ne manquera jamais une occasion d'honorer sa ville d'origine supposée en y faisant venir, souvent en avant-première, les orchestres dont il



organise les tournées colombiennes, aux premiers rangs desquels la Fania. Mais cette Salsa naissante est aussi considérée par les milieux bien-pensants comme une musique de voyous et de délinquants. Au point qu'il était interdit aux enfants, dans la famille de Medardo Mendizabal,

d'écouter le thème « *Salsa y Control* » des *Lebron Brothers*.



En attendant, on danse beaucoup la Salsa à Buenaventura au cours des années 1970. Dans cette ville qui connaît alors un développement rapide, de nombreux lieux de danse - bailaderos, Griles -, sont en activité, notamment dans le quartier « El Highway », bordant l'autoroute à destination de Cali. Citons, entre autres, *le Camaguey*, *le Monterrey*, *le Boulevard of Rhum* ou le bar « *El Houston* » (image ci-contre : bar salsero traditionnel de Colombie).

Les quartiers réservés des grandes villes, réceptacles de musiques caribéennes



A l'intérieur des terres, les quartiers réservés de grandes villes constituent aussi des lieux d'accueil des rythmes dansants des Caraïbes. Comme à partir des années 1930, la zone de tolérance de Cali, située dans le barrio Sucre³... à proximité d'ailleurs immédiate de quartiers populaires « honorables », comme ceux d'El Obrero ou San Antonio (photo ci-contre), dont la population va ainsi découvrir et s'approprier

les rythmes caraïbéens, puis la Salsa [Hatem, 2015a].

A Medellin, C'est à partir de la fin des années 1960, dans les barrios populaires d'El Salvador et de Guayaquil que la jeunesse commence à danser la Salsa dans des matinées dansantes ou des fêtes improvisées. Le point névralgique de cette musique est alors situé dans le quartier interlope de Palacé, situé près de la gare centrale, dans le barrio de Guayaquil (photo ci-contre)⁴. On trouvait là, dans quelques



pâtés de maison situées entre les rues Maturin et Amador, de nombreux bars musicaux, comme *Brisas de Costa-Rica*, *El Ceilan*, *Carruseles*, *La Titular El Aristi*, *El Diferente*, *Kubaney*, *la Fuerza*. Ceux-ci accueillent un mélange interlope de voyous, de prostituées, de trafiquants, d'homosexuels, et de jeunes venus des quartiers populaires, auxquels viendront bientôt se joindre des homosexuels et des intellectuels de gauche en quête d'authenticité populaire.



Cette promiscuité avec les milieux marginaux, voire délinquants, explique la mauvaise réputation dont souffrira longtemps la Salsa, associée à l'alcool, à la drogue, à la violence et à la prostitution (photo ci-contre : fête de rue à Buenaventura).

Mais c'est aussi dans cette atmosphère que se bâtit la réputation de grands danseurs, venus des quartiers populaires, comme Chucho Boogallo ou Pedro Mambo.

³ On danse toujours la salsa dans certaines établissements de cette ancienne zone de tolérance, qui officiellement fermé en 1983.

⁴ Consulter à ce sujet : [Medellín tiene su son - Del barrio a la salsa](#)

Expansion urbaine et musique des faubourgs populaires dans les années 1960

Une nouvelle culture urbaine en gestation



A partir des années 1950, un autre phénomène va profondément modifier la topographie et la culture urbaine des grandes villes de Colombie. Un immense courant migratoire, nourri par l'afflux de paysans contraints à l'exil par la violence politique et la misère, va littéralement faire exploser la population et la superficie de villes comme Cali, Bogota et Medellin. Ces déracinés s'installent dans des abris de fortune, souvent construits dans l'illégalité sur d'anciens terrains agricoles à la périphérie des

centres-ville traditionnels - d'où de nom de « invasion » donnés au plus pauvres de ces faubourgs (photo ci-contre : bidonville à Cali).

Ces populations - et surtout les jeunes nés dans la ville ou qui n'ont que de très lointains souvenirs d'enfance du village de leurs parents – vont rapidement se constituer une culture musicale propre [Waxer, 2002a]. Celle-ci, par un processus syncrétique typique de ces grandes phases de confluence migratoire, va associer des influences de diverses origines : 1) un soupçon de folklore rural (Cumbia, Vallenato) ; 2) une base de musique populaire urbaine née dans les années 1930 de la réplification simplifiée des rythmes cubains par les artistes locaux (« musique tropicale », puis « Chucu-Chucu ») ; 3) une influence des cinémas mexicain (avec les acteurs - danseurs Germán Valdés « Tin Tan » ou Adalberto Martínez « Resortes ») et nord-américain (avec les comédies musicales de Fred Astaire et Gene Kelly dont le danseur colombien Evelio Carabali - l'un des inventeurs de la salsa colombienne – dit s'être beaucoup inspiré) ; 4) Enfin, et surtout, une injection massive des nouvelles formes de musique urbaines venues des barrios hispaniques de New-York : Mambo, Pachanga, Boogallo et bientôt Salsa (photo ci-contre : soirée dansante à Cali dans les années 1970).



Ce mouvement d'appropriation de la Salsa par les milieux populaires peut être observé – avec quelques variantes – dans les trois principales villes du pays : Cali, Medellin et Bogota.

Cali : une « capitale mondiale de la Salsa » autoproclamée



La « succursale du Paradis », comme la surnomment volontiers ses habitants, est sans doute, parmi les trois principales villes colombiennes, celle qui s'est approprié la Salsa avec le plus d'enthousiasme.

Dans les années 1960, à l'époque où l'expansion urbaine de Cali n'en est encore qu'à ses débuts, c'est dans les quartiers populaires proches de l'actuel centre-ville, comme El Obrero, Calima et San Nicolas, que la Salsa va prendre initialement racine. Elle apparaît alors comme l'héritière naturelle des musiques de « Vieja Guarda » qui y était jusqu'alors écoutées, autour de l'épicentre constitué par la « zone de tolérance » fermée à la fin des années 1960 (photo ci-contre : soirée dansante au début des années 1970 à Cali).

Une musique de sociabilité populaire

Elle est alors pratiquée comme une musique de voisinage et de sociabilité, à l'occasion de différents types de rencontre populaires qui ont en commun leur caractère relativement informel et leur accessibilité financière [Waxer, 2002a, p.69] : « booms » de jeunes, appelés agüelulos, du nom de la boisson non alcoolisée qui y est servie (photo ci-dessous) ; invitations de fins de semaine entre voisins, où les hommes commencent par parler entre eux de football avant de se mettre à danser avec les femmes une fois celles-ci libérées des tâches ménagères (champus bailables) ; bals en plein air ou sous une guinguette (bailes de cuotas) ; petits clubs bon marchés, où l'on se réunit pour dîner légèrement et danser pour un prix encore modique : *Mis noches, El Avispero, Lovaina, Caira, la Habana...*

Alors qu'ailleurs dans le monde, et même dans les quartiers aisés de Cali, triomphent le Rock puis la Pop, le peuple pauvre et coloré de Cali fait ainsi siennes les musiques de Pachanga, de Boogaloo et de Salsa. Dans un contexte de fort mouvement migratoire, de violence, de difficultés quotidiennes, de mal-logement, la danse et la musique afro-latine lui permettent alors de réaffirmer les liens communautaires et de créer un espace de sociabilité protectrice.





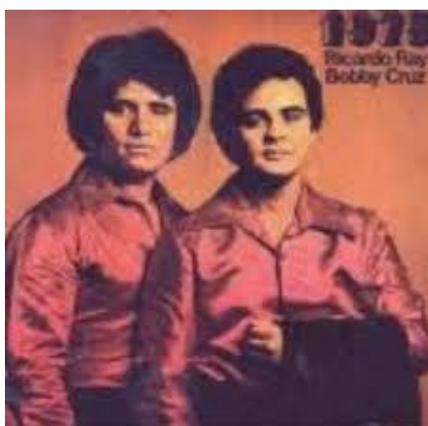
Mais les faubourgs populaires de Cali s'étendent progressivement sous la pression de l'expansion urbaine.

Accompagnant ce phénomène, la pratique de la Salsa va se déplacer vers ces nouveaux quartiers situés plus loin du centre ville, et tout particulièrement vers le nord et surtout à l'est, le long de la *Carretera 8* et dans le faubourg de Juanchito, situé sur l'autre rive de la rivière Cauca (photo ci contre), où s'installent des

boites de nuit où l'on danse jusqu'à l'aube, de plus en plus souvent au son d'orchestres « live ».

La *Feria de la Caña de Azúcar* a également joué un rôle important dans le processus d'appropriation de la Salsa par la ville de Cali.

Il s'agissait initialement d'une fête taurine, organisée chaque année au mois de décembre depuis sa fondation en 1957, donnant lieu à des courses, des corridas, mais aussi à des activités liées à la danse et à la musique (photo ci-contre : la Feria en 1960).



A partir de la fin des années 1960, elle s'est progressivement ouverte à la Salsa, notamment sous la forme d'un concert-bal inaugural dénommé Salsodrome.

C'est ainsi que Bobby Cruz et Richie Ray (photo ci-contre) vont déclencher en 1968 l'enthousiasme de 40000 fans survoltés au stade panaméricain.

Au fil des ans, cette programmation salsa va s'enrichir, avec des défilés et concours de danse, des bals, des concerts de plus en plus nombreux... [Waxer, 2002a]⁵.

⁵ Pour une bibliographie internet très complète sur l'histoire de la Salsa à Cali, on pourra notamment consulter : [Paz Zabala, 2012].

La création du style de danse « caleño »



Cali ne s'est pas contenté de copier les danses importées de New York ou la Havane. Elle a créé son propre style de Salsa. Comme le dit Andrea Buenaventura Borrero, directrice de la Fondation Deliro « *Cali est une ville qui a fait de la danse un langage* ». Ce qui nous fournit aussi un bel exemple de créativité populaire spontanée.

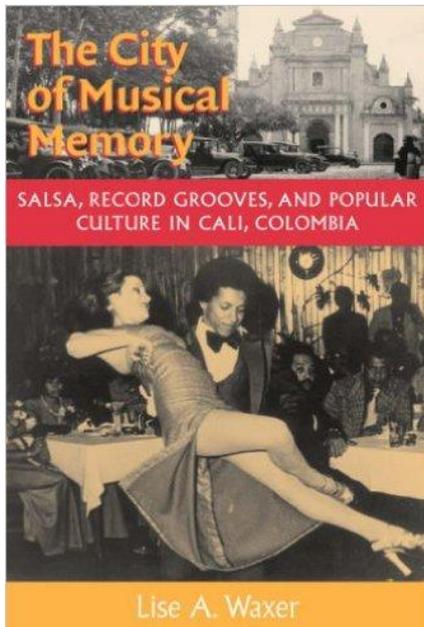
L'histoire, telle qu'elle nous est contée dans deux ouvrages récents [Fundacion Deliro, 2013 ; Université de Cali, 2013] remonte d'ailleurs à des époques bien antérieures à l'apparition de la Salsa.

Dès les années 1920, les danseurs des quartiers réservés de Cali et Buenaventura adaptent à leur manière les pas du Son cubain ou du Boléro. Puis, au début des années 1960, de jeunes danseurs, souvent noirs et mulâtres, comme les vétérans Miriam et William (photo ci-dessus) commencent à inventer une danse agile et rapide, interprétée sur des disques « long play » de Boogaloo ou de Pachanga, dont ils accélèrent le rythme en les jouant en 45 tours. A Buenaventura, Orlando Watussi danse, encore enfant, dans le quartier réservé du port pour quelques pièces jetées par les marins de passage émerveillés par sa vitalité et son

inventivité, avant de venir



tenter sa chance à Cali (photo ci-contre). A Cali, Amparo Arrebatto (photo ci-contre) éblouit tant Richie Ray et Bobby Cruz par la sensualité de sa danse qu'ils lui dédient une chanson "*Les hommes, elle sait les contrôler, elle s'appelle Amparo Arrebatto, c'est la fille la plus populaire*" ... [Libreros, 2014].



Apparaît ainsi toute une génération de danseurs exceptionnels, parmi lesquels on peut citer El Tigre, María y Evelio Carabali, Esmeralda, Angélica, Telembi King, Jimmy Boogaloo, Nelson, Chucho, Orlando, El Negro Jimmy, Jovita Feijóo... Ils animent les nuits salseras des petits clubs populaires des faubourgs de Cali des années 1960 et 1970. Et plusieurs d'entre eux intégreront, dans les années 1970, la première compagnie de salsa dansée, le Ballet de la Salsa, tandis que se multiplient dans la ville concours et « shows » (photo ci-contre).



C'est à cette époque que commence à se formaliser le style de Salsa dit « caleño », mélange de tout ce qui tombe sous les pieds des danseurs locaux, alimentant leur créativité : Son, Jitterbug, Charleston, Mambo, Twist, Pachanga ou Boogaloo. Ce style rapide et léger est dansé à petits pas, parfois sur la pointe des pieds, avec des jeux de jambes complexes, des petits sauts, des corps très rapprochés mais souvent séparés,

avec un recours moindre au guidage par la main que dans la Salsa new-yorkaise, une recherche du caractère primant sur le recours aux figures et une interprétation basée sur la mélodie plutôt que sur le rythme. Comme le dit la danseuse Miriam Collazos, il intègre « *L'agilité que nous avons appris des Noirs, la coquetterie et l'espièglerie des femmes indigènes et, d'une certaine manière, le respect des formes classiques et élégantes apportées par les Blancs* ». Il est aujourd'hui très influent dans toute l'Amérique latine (photo ci-dessus : danseurs à la Feria de Cali, début des années 1970).

Bogota : plus européenne que Cali la mulâtresse

La blanche et montagnaise Bogota est traditionnellement bien plus étrangère à la culture caribéenne que la mulâtresse et côtière Cali (photo ci-contre : thé dansant à Bogota dans les années 1920). Elle voit cependant l'influence de la musique cubaine (longtemps désignée ici sous le nom de « musique antillaise ») se renforcer progressivement au cours du XXème siècle⁶.



Dès les années 1920, le sonero cubain Alfredo Boloña y amène avec son sextet (photo ci-contre) les rythmes de son île natale. Puis, en 1934, ont lieu les premières tournées du *Trio Matamoros*, suivies de bien d'autres groupes cubains célèbres dans les années 1940 et 1950. Simultanément, le cinéma mexicain fait découvrir au grand public, sous une forme certes un peu galvaudée, la musique et la danse cubaines, qui parviennent également à Bogota à travers les radios des villes atlantiques de Colombie et du Venezuela. Dans les années 1950, la musique dite « tropicale » (socle de

rythmes caribéens mélangés d'influences plus locales comme le Porro ou la Cumbia), jouit de la faveur d'un public nombreux.

⁶ Pour une histoire de la Salsa à Bogota, consulter notamment : [Garzón-Joya, 2009], [Lopez-Gonzalez, 2014], [Gallo, 2014], le site web Javerianadigital.com, ainsi que le documentaire [Salsa y Cultura Popular en Bogotá](#). Pour une histoire plus générale de la Salsa en Colombie, visionner le documentaire [Colombia sabe de salsa](#).



A Bogotá comme ailleurs, la transformation de cette « musique tropicale » langoureuse et élégante, symbolisée par le Boléro, en une expression urbaine plus nerveuse, agitée et stridente – dont la Salsa constitue l'une des manifestations – est largement liée au processus d'expansion et de modernisation urbaine de la seconde moitié du

XXème siècle. En quelque dizaines d'année, Bogotá passe ainsi du statut de ville moyenne un peu provinciale à celui de mégalopole immense, surpeuplée, engorgée et violente. Cette croissance urbaine se traduit par la création, par cercles concentriques successifs, de nouveaux quartiers périphériques, comme au Nord, Usaquen, et au sud, Kennedy (photo ci-dessus), Quiroga ou Ciudad Bolívar.

C'est cette univers urbain en mutation qui va accueillir et s'appropriier la Salsa, à partir de la fin des années 1960, à travers deux processus parallèles et en partie interactifs : l'engouement des milieux populaires du sud de la ville pour les fêtes dansantes, et l'intérêt des milieux universitaires et progressistes pour une forme d'expression populaire perçue comme une forme d'affirmation identitaire échappant à la domination de la culture bourgeoise (photo ci-dessous : soirée de Salsa à Bogotá au début des années 1960).



Dès le milieu des années 1960, les adolescents des nouveaux quartiers populaires apparus à l'occasion du processus de croissance accélérée qui affecte alors la ville, comme Kennedy ou Antonio Nariño, dansent au son des LPs de musique tropicale et de Mambo, puis de Boogaloo et de Pachanga, dans toutes sortes de lieux

plus ou moins improvisés où peut s'exprimer leur sociabilité juvénile : fêtes de rue, soirées organisées dans des maisons inhabitées, matinées de danse dites « Coca Cola bailable », clubs de danse.... Ils écoutent assidûment les émissions du journaliste Miguel Granados Arjona, dite « El Viejo Mike » (photo ci-contre), consacrés à la musique antillaise, et bientôt à la Salsa.



L'expansion rapide de cette musique conduit, au cours des années 1970 et 1980, à l'ouverture dans les quartiers sud, comme Estrepe, Kennedy, Santa Isabel et Santa Matilde, de nombreux lieux de danse nocturnes où l'on programme surtout de la musique importée, mais où se produisent également des orchestres « live » de plus en plus nombreux. Parmi les lieux les plus connus de l'époque, on peut citer *le Club El Triumfo*, *le Mozambique*, *la Nueva Gaité*, *La Jirafa Roja*, *El Sol de Media Noche*, *las Estrellas de Soacha*, *El Tumbo*, *Tunjo de Oro*, *El Palladium*, *la Escalinata*, *El Escondido*... l'apogée de ces salsotecas dansantes du Sud est atteint dans les années 1980, avec de nouvelles venues comme *Salsoul* dans le Barrio Restrepo ou *Rumbaland* sur la Carrera 30. La figure de Roberto Toledo, originaire du barrio Restrepo (districto San José) et fondateur, dans le même districto San José, de *Rumbaland*, illustre, entre autres, cette sensibilité populaire de la Salsa bogotane.

Dans ces lieux un peu clinquants, avec leurs néons violents et leur boule argentée tournant au-dessus de la piste de danse, une clientèle populaire – où les ouvriers des usines de chaussures des alentours sont nombreux - vient se détendre d'une journée de travail pénible et oublier les soucis de la vie quotidienne. Les danseurs les plus habiles, comme Mamboloco, Sonia Luz Hoyos M., Oscar Orozco Zapatico, Carlos Nino, Jesus Olarte « Chucho Bon Bon Bum », José Gabriel Clavijo, Jorge Vargas Pikin, El Bigle, la Panterita, y rivalisent d'adresse et d'élégance à l'occasion de multiples concours.

Mais il faut pour cela de la musique. Des commerçants spécialisés, comme Hernando Gomez, organisent alors, au cours des années 1970, la vente de LP Vinyl alors amenés avec beaucoup de difficultés du Venezuela (ou des ports de la côte atlantique du pays) et qu'ils vendent dans des boutiques principalement situées au sud de la ville, à Restrepo, sur la Calle 19, ou sur l'avenue 20 de Julio.

Cette Salsa populaire du sud souffre cependant dans les milieux plus bourgeois d'une assez mauvaise réputation. Un peu comme à Cali ou Medellín à la même époque, elle est associée à une image de violence et de délinquance, sur fond de préjugés racistes : une musique de prostituées vulgaires, de « nègres » alcoolisés et de voyous bagarreurs. Mais elle va cependant assez rapidement sortir de son ghetto grâce à l'intérêt précoce des milieux artistiques et intellectuels de la ville [Hatem, 2015b].

Medellin, troisième capitale de la Salsa colombienne

Enfin, à Medellín, la Salsa commence à être adoptée à partir de la fin des années 1960 par les milieux populaires et ouvriers, surtout parmi les jeunes. On la danse et on l'écoute, ainsi que la Cumbia et la Valenato, dans des quartiers alors très populaires comme El Pedregal, au nord de la ville, On dansait aussi beaucoup la Salsa, ainsi que le Tango traditionnellement si apprécié à Medellín, dans le barrio de Manrique et notamment dans la zone de Lovaina (Manrique/San Pedro), où se trouvait l'un des quartiers chaud de la ville. Les danses caribéennes étaient également pratiquées à l'ouest de la rivière, vers l'avenue Colombia, dans plusieurs lieux nocturnes de Laureles/Estadio, qui n'était pas encore devenu le quartier résidentiel huppé d'aujourd'hui.

Les chefs des narcocartels sont aussi des fans de Salsa



Jusqu'au milieu des années 1970, la Salsa était apparue comme une pratique populaire, localisée les faubourgs pauvres et les quartiers ouvriers de Cali ou Bogota, certes dopée par certaines manifestations institutionnelles comme la Feria de Cali, mais sans prendre pour autant sa spontanée bon enfant.

Les choses vont changer, pour le meilleur et pour le pire, à partir de la fin des années 1970. La salsa commence alors à s'élaner, à partir de ses bastions populaires, à l'assaut de l'ensemble de la société colombienne. Elle est désormais identifiée comme une affaire potentiellement profitable, et des hommes d'affaires avisés – parfois eux-mêmes passionnés de cette musique – vont alors investir massivement dans la création de grands night-clubs et dans l'organisation de grands concerts. Et parmi eux, certains membres des fameux cartels colombiens de la drogue vont jouer en la matière un rôle décisif. Ceci va transfigurer en quelques années l'atmosphère de la Salsa colombienne, qui va passer d'une pratique populaire un peu marginale de faubourg, à une industrie de loisirs sur grande échelle, avec night-clubs géants et concerts de grands orchestres internationaux (photo ci contre : le festival de orquestas de Cali au début des années 1980).

Les prémisses de l'adoption par l'ensemble de la ville

A la fin des années 1970, se produit un mouvement d'appropriation général de la Salsa que l'on peut observer dans toutes les grandes villes, comme le montrent les exemples de Cali et Medellin.

A Cali

Dans les années 1970, la Salsa, tout en restant essentiellement populaire, a déjà atteint les dimensions d'un phénomène de masse qui rend possible l'apparition d'une offre plus structurée et commercialement plus lucrative que 10 années plus tôt. Les bals en plein air et les night-clubs (appelés ici « Griles »), d'accès encore relativement peu onéreux, se multiplient alors. Comme le dit Lucy Libreros : « *le lundi, c'était Honka Monka, le mardi La Manzana, le mercredi Escalinata, le jeudi Cabo Rojeño et le vendredi Séptimo Cielo* [Libreros, 2014]. »

Les tournées de groupes étrangers se font également plus nombreuses. Presque tous les musiciens salseros de dimension internationale vont se produire à Cali au cours les années 1970 et 1980, tout particulièrement à l'occasion de la Feria. Citons entre autres, et sans souci chronologique, la *Fania All Stars*, Willie Colon, Héctor Lavoe (photo ci-contre), Celia Cruz, Cheo Feliciano, *Le Gran Combo de Puerto Rico*, *La Dimensión Latina*, *La Sonora Ponceña*, Oscar D'Leon, Rubén Blades, Los Hermanos Lebrón dont la carrière fut relancée par l'enthousiasme du public caleño





C'est également à cette époque qu'apparaissent les premières compagnies de danse de Salsa, comme le Barrio Ballet de Cali (photo contre). Un premier « championnat mondial de la salsa » est même organisé en 1974 - drainant il est vrai à l'époque surtout des candidats locaux.

Enfin, la Salsa est devenue omniprésente au milieu des années 1970 sur les ondes caleñas. Elle y est diffusée, à longueur de journée, par

des radios locales spécialisées (*El Tigre, Radio Reloj, La voz del valle, Radio el sol...*) ; ou, à l'occasion d'émissions plus ponctuelles, par les radios nationales généralistes (*Caracol, R.C.N. et Todelar*).

Bref, la vague salsera atteint un climax à Cali dans la seconde moitié des années 1970. C'est à ce moment aussi qu'elle dépasse les limites d'un simple phénomène de mode pour se transformer en une composante essentielle et pérenne de l'identité culturelle de la ville. Au point que celle-ci va alors s'autoproclamer « capitale mondiale de la salsa », permettant à ses habitants d'affirmer une culture cosmopolite et de manifester leur volonté de s'ouvrir sur le monde.

A Medellin

Sortant de son berceau marginal, la Salsa à partir du milieu des années 1970 et surtout au cours des années 1980 à la conquête d'une ville en croissance rapide, de plus en plus ouverte aux influences internationales :

- Organisation de grands concerts, dont l'une des premiers fut celui organisé en 1978 avec la participation d'Hector Lavoe et de la *Sonora Matancera*.

- Essor de la création musicale : Medellin s'impose dès la fin des années 1970 comme un lieu important de production discographique salsera, avec notamment les labels *Fuentes, Codiscos, Orquidea*, etc.

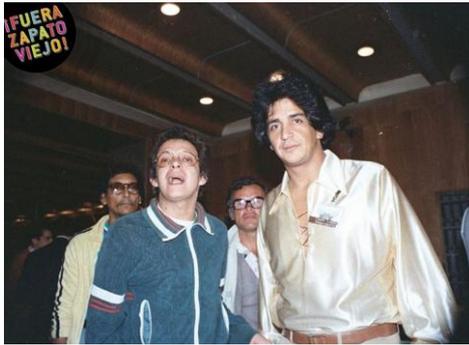
- Floraison de lieux de danse et bars musicaux dans tous les quartiers de la ville, comme le célèbre *Fenix Bar* dans le Barrio Castilla.

- Multiplication des programmes de radio : émission *Salsa con Estilo* animée sur *Puerto Candelaria* par Jorge Hernan Pelaez (photo ci-dessous) ; création en 1986 de la radio *Latin Stereo*, entièrement dédiée à la Salsa, avec sa célèbre émission *Sabor latina*.



A la fin des années 1980, la Salsa s'est ainsi transformée à Medellin en un phénomène de masse transcendant les barrières sociales, que l'on écoute aussi bien dans les quartiers les plus riches comme El Poblado que dans le barrio déshérité d'Iguana.

Narcos et salsa : les étapes et les formes d'un amour partagé



Parmi les multiples acteurs de cette expansion – entrepreneurs de spectacle, propriétaires de boîte de nuit, producteurs musicaux, radios et Djs, intellectuels et artistes engagés, une catégorie m'intéresse plus particulièrement ici : les narcotrafiquants, qui ont joué un rôle important et multiforme dans le développement de la Salsa colombienne. J'aborderai successivement les étapes, les formes et les conséquences de leur intervention.

Du rôle précurseur de Larry Landa au mécennat des grands cartels

C'est surtout à Cali que le rôle des narcotrafiquants dans le développement de la salsa colombienne va se faire sentir. L'histoire commence dès le milieu des années 1970 avec le célèbre Larry Landa, de son vrai nom Cesar Araque Bonilla (photo ci-dessus, avec Hector Lavoe). Originaire de Cali (bien qu'il serait selon certaines sources né à Buenaventura), Larry Landa se passionne très tôt pour les musiques des Caraïbes. Il va comme tant d'autres jeunes colombiens tenter sa chance aux Etats-Unis au cours des années 1960. Il y amasse assez rapidement une importante fortune aux origines plus que suspectes, vraisemblablement lié au trafic de cocaïne, qui lui permet d'ouvrir à New York, en plein Broadway, la discothèque *Canario, Cali-New York*. De retour à Cali, Il va consacrer à partir du milieu des années 1970 sa fortune à la promotion de la Salsa en Colombie et tout particulièrement dans sa ville d'origine, jouant en ce domaine un rôle précurseur (Quintero, 2014 ; Waxer, 2002a ; www.periodistadelasalsa.com]

Sa contribution au développement de la Salsa Caleña va prendre plusieurs formes complémentaires :

- L'organisation, notamment à Juancito, de grandes manifestations consacrées à la Salsa, comme le Carnaval de Juancito à la prestigieuse programmation ou le Reinado de la Arena (défilé populaire dansant et costumé).

- L'accueil à Cali et en Colombie, par l'intermédiaire de sa société de production *Artistas asociados*, des meilleurs groupes salseros étrangers - aux tous premiers rangs desquels Eddie Palmieri, Celia Cruz, *la Fania all stars*, *la Sonora Matancera* - dont les concerts mémorables vont alimenter l'enthousiasme de la population locale pour ce style musical (photo ci-contre : Landa avec Oscar d'León, Ralph Mercado et Tito Puente).





- L'animation et même la fondation de plusieurs grands night-clubs modernes, dont le plus fameux de tous fut le *Juan Pachanga*, situé dans le faubourg de Juanchito, au bord de la rivière Cauca (photo ci-contre : interview de Larry Landa et Hector Lavoe dans la discothèque *Juan Pachanga*).

- Le soutien - à travers notamment les opportunités de travail offertes aux artistes dans les différentes scènes nocturnes qu'il a

créées - au développement d'une offre musicale salsa autochtone. Celle-ci, jusque-là relativement réduite, prend de l'ampleur à Cali au début des années 1980 avec l'essor d'orchestres comme *la Octava Dimension* et *la Ley*, qui seront suivis un peu plus tard par le fameux *Grupo Niche* ou *l'orchestre Guayacan*.

Larry Landa va même nouer une relation amicale forte, quoique heurtée, avec le plus célèbre chanteur de la Fania, Hector Lavoe, auquel il voue une immense admiration [Quintero (2014), Valverde]. Non content d'organiser pour lui plusieurs concerts, il l'invite à résider à Cali pendant quelques mois, entre novembre 1982 et mars 1983. La scène caleña sera ainsi dopée par les nombreux concerts de Lavoe dans les grands night-clubs de la ville, comme *Las Vallas*, *Juan Pachanguero* ou *el Pueblo*. Larry Landa essaiera même - quel paradoxe !!! - d'aider *El Cantante* à se débarrasser... de son addiction à la cocaïne ! (photo ci-dessous : Hector Lavoe en concert à Cali).

Ce séjour se terminera malheureusement de manière assez abrupte, du fait notamment du comportement instable d'Hector Lavoe, qui outre son irrépressible addiction à la drogue et son comportement désordonné, froissera Larry Landa par l'irrégularité de ses prestations artistiques et par ... sa tentative de séduire la femme de son hôte !!!! Cette relation heurtée et passionnelle, source de blessures d'amour propre pour les deux protagonistes, se terminera donc par une rupture affective et par le départ d'Hector Lavoe.

Le rôle de Larry Landa dans le développement de la Salsa Caleña prendra fin au milieu des années 1980, lorsqu'il sera arrêté et extradé vers les Etats-Unis pour y être emprisonné. Il mourra d'ailleurs dans une prison new-yorkaise en 1985.



Mais d'autres narcotrafiquants, cette fois membres à part entière du fameux « Cartel de Cali », alors que Landa n'était qu'une sorte d'entrepreneur indépendant, ont déjà commencé à marcher sur ses traces.

Les formes de l'intervention des narcos dans la Salsa



L'intervention des narcos dans la Salsa a pris deux formes distinctes : d'une part, la création et l'animation de lieux nocturnes ; d'autre part, le financement direct des artistes, en leur donnant du travail ou en soutenant leur carrière.

L'investissement dans les bars et les night-clubs

Les narcos colombiens ont réinvesti le produit de leurs activités illicites dans un très éventail d'activités légales (cf encadré 1). Et ils se sont particulièrement intéressés à la vie nocturne en ouvrant de nombreux bars et night-clubs.

Encadré 1

L'empire des narcos : des investissements très diversifiés

Les narcotrafiquants ont massivement réinvesti le produit de leurs activités illicites dans l'économie colombienne « légale ». Si certains de ces investissements (chimie, transport aérien, laboratoires pharmaceutiques, banques...) ont un lien plus ou moins direct avec la drogue, d'autres, comme les concessions automobiles ou le football, sont beaucoup plus diversifiés [Castillo].

Les chefs du cartel de Cali, les frères Miguel Ángel et Gilberto José Rodríguez Orejuela (photo ci-dessus, en compagnie de musiciens), ont par exemple créé un véritable empire économique. Ils ont ainsi massivement investi dans les activités pharmaceutiques, en créant la coopérative pharmaceutique Coodrogas et en rachetant de nombreux laboratoires comme Kressfbr, Drogas La Rebaja, Drogas La Séptima, Merck Sharp & Dome Colombie, Tecnoquímicas, ainsi que 250 pharmacies disséminées dans tout le pays. Ils ont aussi acheté à travers des prête-noms de nombreuses radios, et créé en 1979 le « groupe de radio de Colombie », qui a contrôlé jusqu'à trente d'entre elles. Ils ont fondé en 1981 deux universités à Bogota, Fundemos et Fees, proposant notamment des cursus de journalisme. Ils contrôlaient aussi à Cali des centres commerciaux, des magasins de jouet, des services informatiques et des équipes de football, comme la Corporación Deportiva América.

Les autres chefs de cartel ont fait la même chose, prenant entre autres des intérêts dans des activités agroindustrielles, d'immobilier et de construction. Pablo Escobar a financé des journaux, comme l'hebdomadaire Medellín Cívico. Il a aussi essayé de prendre le contrôle de banques, comme Banco de Caldas. Quant au clan Ochoa, il contrôlait l'entreprise aérienne Astral y Pilotos Ejecutivos.

Les narcos colombiens ont aussi beaucoup investi dans le sport et notamment le football, pour des raisons à la fois de blanchiment et de prestige [Meneses, 2013]. Les clubs de football suivants ont par exemple été totalement ou partiellement propriété des narcos : Atlético Nacional de Medellín, Deportivo Pereira, Club Deportivo Los Millonarios de Bogotá, Deportivo Independiente Medellín, Deportivo Independiente Santa Fe de Bogotá, Unión Magdalena de Santa Marta, Club América de Cali... Ils ont également investi dans la boxe, le sport automobile, les courses et la corrida (photo ci-contre : Pablo Escobar en compagnie de footballeurs).





Les importants investissements des narcos dans les bars et les night-clubs peuvent s'expliquer par plusieurs raisons : leur goût personnel pour la vie nocturne et pour la musique tropicale, le désir d'accroître leur prestige à travers le financement d'activités très appréciées des colombiens, la recherche de diversifications rentables ou de moyens de « blanchir » leurs revenus illégaux. Le résultat, c'est qu'ils contrôlaient à leur apogée un très grand nombre de bars, grilles, restaurants et night clubs :

plusieurs dizaines par exemple à Cali au milieu des années 1990.

Ils ont ainsi puissamment contribué à l'avènement d'une période particulièrement glorieuse pour la Salsa caleña, avec l'ouverture de nombreux night-clubs de luxe dans le centre-ville (quartiers d'Alameda, rues Quinta et Roosevelt..) comme la luxueuse discothèque *Los dos alegres compadres* ou le Club *Los Ahijados*. A Juanchito, autre haut lieu de la Salsa caleña, la mégadiscothèque *El Concorde* fut également en grande partie financée par un des membres les plus éminents du cartel de Cali, Hugo Valencia, « El Divino » (photo ci-dessus : une discothèque à Juanchito). Et, bien sur Bogota et surtout Medellin n'étaient pas en reste...

Le soutien direct aux orchestres de Salsa

Les narcos colombiens ont également apporté un soutien financier direct aux musiciens (tout particulièrement de Salsa), en les faisant jouer à l'occasion de leurs fêtes luxueuses ou en exerçant auprès d'eux un mécénat plus ou moins intéressé.

Citons, en vrac, quelques exemples. De nombreux chanteurs ont animé les fêtes des chefs du cartel de Cali, comme le colombien José Luis "El Puma" Rodríguez, la paraguayenne Nadia Portillo, « La Kchorra », les artistes mexicains Juan Gabriel y Vicente Fernández. D'autres ont également confessé avoir chanté pour les narcos, comme Paquita la del barrio ou Oscar D'León (photo ci-contre, lors d'un concert public à Cali). Le groupe de rock *Los Toreros Muertos* a donné à Medellin en 1988 un [concert](#) assez mouvementé pour des narcos colombiens, en pleine guerre de ceux-ci contre le gouvernement. Quant au grand comique mexicain Roberto Gómez Bolaños « chespirito », il a joué pour Pablo Escobar Gaviria [[Ultimahora.com](#)].



Celui-ci, dont le bureau, dans le quartier *El poblado* de Medellin, était voisin d'une grande discothèque, était aussi un grand amateur de Salsa. Il paya royalement en 1981 – par l'intermédiaire justement de Larry Landa - les membres de la *Fania* pour lui donner un concert privé. Celui-ci se termina d'ailleurs assez mal, Escobar ordonnant à ses hommes de séquestrer les musiciens – parmi lesquels rien moins qu'Hector Lavoe, Ismael Rivera et Cheo Feliciano – qui avaient refusé de continuer à jouer au-delà de l'heure prescrite par leur contrat. Ceux-ci parviennent cependant à s'enfuir, et Escobar leur fit ensuite parvenir à leur hôtel leurs instruments, accompagnés de ses excuses et d'une indemnité royale... Mais le mal était quand même fait !!! [[El comercio](#)]



Quand au fondateur du *Grupo Niche*, Jairo Varela (photo ci-contre), il fut détenu pendant trois ans entre 1995 et 1998 pour blanchiment illicite d'argent appartenant au cartel de Cali. Il est vrai qu'il a toujours toujours clamé que ces sommes avaient été légalement gagnées en rétribution de prestations artistiques réalisées lors de fêtes organisés par le chef du cartel, Miguel Rodríguez Orejuela [[El país.co](#)].

Ces liens entre musiciens et narcos colombiens se sont également traduits par la composition de plusieurs chansons de Salsa en l'honneur de ces derniers. Ce fut par exemple le cas d'un thème justement écrit en 1990 par Jairo Varela, *Mi hijo y yo*, et évoquant le fils de l'un des leaders du cartel de Cali, José Luis Santacruz⁷ [[hijadenyx](#)].

Déclin et héritage des cartels

Mais l'ère des grands cartels va bientôt toucher à sa fin. Leur règne s'accompagne d'un climat d'hyper-violence qui affecte gravement la vie sociale. Les narcos sont à la fois en guerre contre eux-mêmes, contre les guerrilleros révolutionnaires, contre la police, contre les institutions, conduisant même à l'apparition d'une forme de « narco-terrorisme » (photo ci-contre : attentat commis par les narcos à Bogota en 1989). Les autorités colombiennes, encouragées par les Etats-Unis, vont donc mener contre les cartels un politique d'éradication qui conduit à leur démantèlement progressif au cours des années 1990 : reddition de membres du clan Ochoa au début des années 1990, élimination de Pablo Escobar en 1993, démantèlement du Cartel de Cali en 1996, puis du dernier d'entre eux, celui du nord de la Vallée du Cauca, au début des années 2000 [López López, 2008].



Le démantèlement des cartels a des conséquences complexes et contradictoires sur l'activité salsa du pays : d'un côté, elle la prive de l'injection de moyens financiers liés au trafic de drogue, ainsi que de certaines scènes prestigieuses, propriétés des narcos, qui ferment après leur disparition. Mais d'un autre côté, elle permet à la Salsa de revenir à une forme de spontanéité populaire qui avait été un peu étouffée par l'opulence ostentatoire des

trafiquants, et gravement affectée par le climat de violence généré par les Cartels (photo ci-contre : policiers colombiens devant le cadavre de Pablo Escobar en 1993).

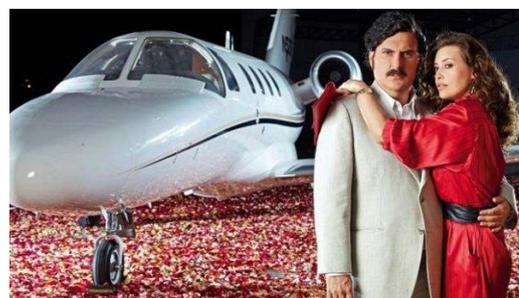
⁷ On peut également trouver dans la playlist [Salsa delincuentes](#) un florilège de chansons de Salsa évoquant le monde de la délinquance.



Cela nous rappelle que le rôle des narcotrafiquants dans le développement de la Salsa colombienne a été ambigu et controversé. D'un côté, ils ont dopé et structuré la scène musicale des grandes villes du pays par la création de lieux nocturnes, l'organisation de concerts et d'événements, l'invitation de nombreux artistes étrangers, le soutien au développement de groupes musicaux autochtones. Mais ils ont également contribué à en dénaturer l'essence populaire en la transformant en une activité dispendieuse, et les night-clubs en lieu d'ostentation d'une richesse mal acquise. L'inflation du coût des soirées aurait ainsi étouffé la Salsa simple et spontanée des années antérieures sous des monceaux de billet verts mal acquis en la rendant moins accessibles aux catégories populaires les plus modestes, tout en créant un climat de violence qui a fini par affecter gravement la scène nocturne [Waxer, 2002a]. Beaucoup de discothèques, en effet, furent le cadre de sanglants règlements de compte, comme celui survenu au night - club Cañandonga de Cali le 13 octobre 2003 [Lopez Lopez, 2008].

Concernant l'image de ces narcos auprès de la population, deux conceptions s'affrontent. L'une, plutôt optimiste et « politiquement correcte », insiste sur le rejet dont les narcos auraient fait l'objet, à Cali notamment, du fait de leur richesse ostentatoire et de leur violence (Waxer, 2015a]. Symbole de ce rejet, la légende urbaine selon laquelle le diable lui-même serait un soir apparu dans une discothèque de Juanchito, sous les traits séduisants d'un riche et élégant danseur de Salsa, pour ensuite disparaître dans une explosion de flammes lorsque sa partenaire aurait remarqué ses pieds fourchus, la laissant gravement brûlée...[www.drakencourt.blogspot.fr] . Lise Waxer veut y voir là une sorte de métaphore des maux infligés par les narcos à la société colombienne, qui garderait de cette période un souvenir amer...

Mais le problème, c'est que justement l'image des narcos auprès du peuple colombien n'est peut-être pas si négative que cela. Larry Landa jouit encore aujourd'hui auprès du public caleño de l'aura sympathique d'une sorte de Robin des bois tropical, bienfaiteur de la Salsa. Pablito Escobar lui-même a connu pendant longtemps une réelle popularité auprès des milieux populaires de Medellin du fait de ses largesses (construction de logements sociaux, création d'écoles sportives, illumination des terrains de football dans les quartiers pauvres...). Certains auteurs vont même plus loin, en affirmant que les valeurs du narcotrafic auraient massivement et durablement contaminé – tout particulièrement en Colombie - la culture populaire latino-américaine dans tous ses aspects : morale, culture, esthétique, codes de comportements, langage, etc. [Rincón (2013)]. Cette « narcoculture » proposerait un idéal de vie privilégiant l'éthique de la réussite matérielle (y compris mal acquise), le goût pour la richesse ostentatoire et la fascination pour l'action violente des délinquants –avec en plus une bonne dose de machisme réduisant la femme au rôle de trophée sexuel. Et son influence serait largement véhiculée par la musique populaire (Salsa, mais surtout Reggaetón et Narcocorridos), ainsi que par le cinéma et les telenovelas (photo ci-contre : extrait de la telenovela *Escobar, El Patrón del mal*).



Une salsa vivante et multiple



Après une crise dans les années 1990, à laquelle le climat de violence associée au narcotrafic n'est pas étranger, la Salsa colombienne a connu une incontestable renaissance au cours des dix dernières années. Recouvrant aujourd'hui une grande diversité d'expressions artistiques, elle suscite également l'intérêt d'un large éventail de milieux sociaux (photo ci-contre : club de Salsa à Cali).

La crise des années 1990

Après le climax de la fin des années 1980, la Salsa colombienne entre au cours des années 1990 dans une période de reflux, liée à deux causes principales. D'une part, la Salsa classica des années 1970 est désormais considérée par la nouvelle génération des jeunes danseurs comme un genre vieillissant, tout juste bon à animer les soirées nostalgiques des viejotecas, tandis que les jeunes se défoulent sur les pistes aux rythmes de la Salsa romantica, du Merengue, du Vallenato et bientôt du Reggaetón. D'autre part, le climat de violence et d'insécurité qui affecte alors la Colombie, liée à la guerre des cartels, pèse négativement sur la vie nocturne. Et l'amélioration du climat sécuritaire au cours des années 2000 ne sera acquise qu'au prix de mesures très sévères, comme la fermeture des débits de boissons de Bogota après une heure du matin, décrétée en 2004 par la loi dite « Hora zanahoria », qui cassera la dynamique de la musique « live » de la ville pendant plusieurs années (illustration ci-contre). En conséquence, le nombre de lieux nocturnes dédiés à la Salsa connaît dans les grandes villes colombiennes une chute assez marquée au cours de la décennie 1990 et jusqu'au début du XXIème siècle.



Diversité de la Salsa colombienne d'aujourd'hui

Une renaissance s'est cependant produite au cours des dix dernières années. Et la Colombie abrite aujourd'hui une activité salsera d'une remarquable richesse, capable de susciter l'intérêt d'un large éventail de publics.

Diversité musicale



La scène musicale colombienne, tout d'abord, a connu au cours des dix dernières années un incontestable renouveau [Hatem, 2015b]. A Bogota, par exemple, de très nombreux orchestres de Salsa sont apparus, animés par une nouvelle génération de musiciens en général dotés d'une bonne formation académique dispensée dans les nombreux conservatoires et écoles de musique apparus dans la ville au cours des dernières décennies (photo ci-contre : l'orchestre 33).



Si seulement un très petit nombre comme *la 33* jouissent d'une véritable notoriété internationale, beaucoup d'autres proposent une musique de bonne facture, parcourant un très large registre expressif : salsa de facture traditionnelle, très entraînante pour la danse, comme celle de *la 33* ; musique associant Salsa et Latin jazz (*La Conmoción orquesta, Azul trabuco, Yoruba, Sexteto Latino Moderno* – photo ci contre) ;

musique inspirée de la tradition cubaine (*La Real Charanga, Jam block, Calambuco, Enclave 80*) ; Salsa engagée (*María Canela*) ; rythmes folkloriques revisitée, aux tous premiers rangs desquels la Cumbia (*La Revuelta, Caña brava*) ; Salsa Brava d'inspiration new-yorkaise (*Charanga New York, Mambo Big Band, Yambu...* ; Reggaetón (*Guarango, Baracutanga, La Mojarra Eléctrica...*).



On trouve également à Cali de nombreux orchestres qui se produisent régulièrement dans les night-clubs de la ville. Citons, entre autres *Son de Cali, La Cali Charanga, La Gran Banda Caleña, La Misma Gente, La Octava Dimensión, La Orquesta D'Cache, La Orquesta Matecaña, Los del Caney, Los Nemos del Pacífico, Orquesta Son*, et bien sur les deux plus célèbres, *Orquesta Guayacan* et *Grupo Niche* (photo ci-contre).



Enfin, on peut écouter à Medellin *le Quinto mayor, le Son Charanga, l'orquesta Pachanga, Timbalaye, la Republica, la Sonora Carruseles, l'orchestra Cenco, Le grupo Gale* (photo ci-contre), l'historique *Fruko y sus Tesos*, le groupe de latin Jazz *Siguarajazz*, ou encore le pianiste avant-gardiste de musique afro-antillaise Juan Diego Valencia.

Diversité sociale

La Salsa colombienne transcende aujourd'hui les barrières de classes. Que l'on considère le cas de Cali, de Bogota au de Medellin, on ne peut en effet que constater la diversité des publics auxquels elle s'adresse [Hatem, 2015b]



A Cali, par exemple, la Salsa peut être aussi bien pratiquée par les publics aisés que populaires. Au centre la ville, se trouve aujourd'hui l'essentiel de la Salsa « mainstream » avec ses écoles et ses cours particuliers, ses boîtes branchées où les touristes de passage se mélangent aux jeunes caleños venus des quartiers résidentiels. Le pouvoir d'achat et donc les prix y sont plus élevés en moyenne, la vie collective un peu plus focalisée sur la danse pure, parfois teintée d'un certain académisme scolaire. La plupart des lieux de salsa répertoriés par les guides touristiques se trouvent au centre-sud de la ville, entre le centre historique, de San Antonio, l'ancienne zone de tolérance de San Nicolas et les quartiers résidentiels de San Fernando, Pan-americano et surtout Alameda – bref dans des quartiers en général plutôt aisés ou de classe moyenne (photo ci-contre : soirée de Salsa à Cali).



Dans la zone « chaude » de Cali, du côté de la 6ème avenue et du quartier de San Nicolas, la Salsa est également présente (parfois en alternance ou en parallèle avec d'autres activités. Mais c'est un peu plus au sud qu'est concentrée l'offre salsa la plus abondante, destinée à une clientèle relativement aisée où les touristes salseros étrangers sont assez nombreux : barrio el Obrero, quartiers d'Alamena, de San Fernando et Templete (photo ci-contre : le club Tin Tin)

Une autre zone de loisirs fréquentée par le même type de clientèle existe dans le centre nord, aux alentours du quartier des affaires de la Comuna 2.

Dans les faubourgs populaires (à l'exception notable de Juanchito), les grands night-clubs et surtout les écoles de danse sont plus rares, la pratique est plus informelle, la danse plus spontanée et mélangée à d'autres activités sociales. On trouve cependant quelques grands clubs de Salsa dans le quartier Jaimundi (Las Brisas Club) et surtout à Juanchito, comme le Chango Club encore l'outlet de la Rumba et son Dubaï Night Club récemment ouvert (photo ci-contre).



Les nombreux lieux salseros de Medellin s'adressent également à un large éventail de goûts et de public. Les amateurs de Latin Jazz pourront se rendre, près du centre ville, à *Eslabón Prendido*. Les passionnés de danse ont quant à eux l'embaras du choix. Le public « mainstream » peut trouver son bonheur dans les nombreux night-clubs des quartiers

aisés d'El Poblado au sud et de Laureles ou Estadio à l'ouest. Mais on trouve également des lieux salseros dans les quartiers plus populaires de Guayabal et des lointains faubourgs sud, ainsi que plus au nord dans l'ancien quartier chaud de Manrique/ San Pedro /Lozaina. Enfin Les jeunes attirés par une salsa alternative peuvent se rendre à [El Tibiri](#), dans le quartier d'Estadio (photo ci-dessus).

A Bogota, la soixantaine de lieux nocturnes salseros se répartissent entre, d'une part, le sud-ouest plutôt populaire de la ville, avec pour épicentres les quartiers d'Antonio Nariño et Kennedy, avec sa zone rose, dite « Cuadra Picha » ; et, d'autre part, les lieux plus intellectuels et « branchés » qui s'étirent face à la montagne de Monserrat du centre au nord de la ville, et à proximité des universités, dans les quartiers de la Candelaria, Chapinero et Teusaquillo (photo ci-contre : concert à la Galeria Café Libro, haut lieu de la Salsa « branchée » de la ville).



Sources bibliographique et documentaires

- Castillo Fabio, [Los Jinetes de la Cocaína](#), www.derechos.com
- Delgado Guillermo (Site Youtube de), playlist [Salsa de delincuentes](#)
- Fundacion Délirio /El Pais (colectif), 2013, [El Deliro de Cali, Vol2](#)
- Gallo Ivan, 2014, [La salsa en Bogotá](#), site www.las2orillas.co
- Garzón Joya Marcela, 2009, [14 Sones - Una historia oral de la salsa en Bogotá](#), Tesis, Pontificia
- Hatem F. Cali, 2015a, [Cali : une belle histoire d'amour avec la Salsa](#)
- Hatem F, 2015b, [Amérique latine : une terre naturellement accueillante aux rythmes caribéens](#),
- Hernández-Mora Salud, 2003, [J'irai danser la salsa sur vos tombes](#), El mundo, 1^{er} octobre, repris dans www.courrier international.com
- Libreros Lucy Lorena, 2014, [Cali no olvida a Ampara Arrebato Diez años despues de su muerte](#)
- López González Alejandra, [Puede hablarse de Bogota como una capital de la Salsa en Colombia ?](#)
- López López Andrés, 2008, [El cartel del los sapos](#), éd Planeta colombiana, 319 pages
- Lujan Roberto Carlos, 2009, [Apuntes para una perspectiva histórica sobre la salsa en Colombia](#)
- Marin Cortés Andrés Felipe & alii, 2012, [Salsa y identidad juvenil urbana, un estudio de caso en un bar de Salsa en Medellín \(Colombia\)](#), Editorial Academica Española, 102 pages
- Meneses Juan Pablo, 2013, [Niños futbolistas](#), Blackie Books, Barcelona, trad. française *La traque des enfants footballeurs*, Talents Sports, 288 pages, 2016
- Mayolo Mario & Tavera Harold, 2006, [Buenaventura y sus bailaderos – de la pilota a Monterrey](#), Universidad del Pacífico -- Yubarta Televisión
- Paz Zabala. Juan David, 2012, [Historia de la salsa en Cali](#), Université Icesi, Cali
- Quintero Tello Gerardo, 2014, [Tras las huellas de Larry Landa](#), El pais, 21 décembre
- Rincón Omar, 2013, [Todos llevamos un narco adentro](#), Revue MATRIZES, Vol 7 n° 2, juillet-Décembre
- Satizábal, Medardo Arias, 2002, "Se prohíbe escuchar Salsa y Control", pages 247-258, in [Situating Salsa](#), ed. Lise Waxer, Routledge
- Valverde Umberto, [Mis Recuerdos intimos de Hector Lavoe](#), www.herencialatina.com
- Université Santiago de Cali (Collectif), 2013, [40 años bailando Salsa en Cali, historia cultural y son](#)
- Waxer Lise, 2002a, [The city of musical Memory](#), Wesleyan University Press, 316 pages
- Waxer Lise, éd. 2002b, [Situating Salsa : global markets and local meaning in latin popular music](#), sous la direction de, 355 pages, éditions Routledge
- [www.drakencourt.blogspot.fr](#), 2014, [El Diablo en una discoteca de Juanchito - Cali](#)
- [www.elcomercio.pe](#), 2013, [Héctor Lavoe a 20 años de su muerte: cuando "El Cantante" enfadó a Pablo Escobar](#), 26 Juin
- [www.elpais.com.co](#), 2012, [Esta es la historia detrás del lío judicial que puso en jaque al maestro Jairo Varela](#), El Pais, 12 aout
- [www.hijadenyx.wordpress.com](#), [A la gente famosa le hacen canciones \(a los narcos también\) Vol II](#)
- [www.lasalsabrava.com](#), 2014, [La-mafia-entra-en-el-negocio-de-la-musica-latina](#)
- [www.m.ultimahora.com](#), 2015, [Polémica: Los artistas y las "narcofiestas"](#), 28 janvier
- [www.otraparte.org](#), 2008, [Medellín tiene su son - Del barrio a la salsa](#)
- [www.peoplemusic.co](#), 2014, [De cómo la mafia entró en el negocio de la Salsa](#)
- [www.periodistadelasalsa.blogspot.fr](#), 2013, [El colombiano Larry Landa y la Mafia musical](#)
- [www.semana.com](#), 2012, [El insólito concierto de Los Toreros Muertos para narcos colombianos](#)